

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

E. LEVASSEUR

La distribution de la population au Brésil

Journal de la société statistique de Paris, tome 23 (1882), p. 182-187

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1882__23__182_0

© Société de statistique de Paris, 1882, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

LA DISTRIBUTION DE LA POPULATION AU BRÉSIL.

Communication faite à la Société de statistique, dans sa séance extraordinaire du 10 mai,

Par E. LEVASSEUR (de l'Institut).

Je m'étais proposé de donner à la Société de statistique un aperçu des études que j'ai faites, cette année, au Collège de France sur l'Amérique du Sud et dans lesquelles je me suis appliqué à rassembler les données de la statistique pour interpréter les faits géographiques et pour composer le tableau des ressources économiques de cette partie du monde. Ne pouvant ici donner un travail d'ensemble, j'ai choisi le Brésil, qui est l'État le plus important de l'Amérique du Sud par l'étendue de son territoire, par le nombre de ses habitants et par la valeur de son commerce extérieur ; voulant enfin limiter le sujet à une courte communication, j'ai dû me contenter de marquer les principaux traits d'une seule question, celle de la population.

On ne comprend bien la raison d'être de l'agriculture et de l'industrie d'un pays que lorsqu'on a une idée juste de la forme de son territoire.

Le Brésil est presque tout entier dans la zone torride ; l'extrémité méridionale seule s'étend par delà le tropique du Capricorne jusqu'au delà du 30° parallèle : le climat est donc partout chaud et la végétation est tropicale.

Le Brésil n'a opéré qu'une seule fois un recensement, lequel n'a pas pu être achevé dans toutes les provinces. Il ne diffère pas en cela de la plupart des autres États de l'Amérique du Sud et il est mieux renseigné que quelques-uns : il n'y a jusqu'ici que le Chili qui puisse présenter une suite de recensements (au nombre de cinq) opérés à intervalles à peu près réguliers.

Il n'y a ni canevas géodésique ni cadastre ; par conséquent, la superficie ne peut être exactement connue.

Comme, en outre, les frontières du Brésil avec plusieurs de ses voisins, particulièrement avec la Colombie, ne sont pas fixées et comme la contestation porte sur plusieurs centaines de mille kilomètres carrés, il n'est pas étonnant que les calculs approximatifs de superficie faits sur des cartes ne s'accordent pas. Dans une publication officielle de 1873, composée pour l'Exposition universelle de Vienne, le Brésil s'attribuait 12,634,447 kilomètres carrés qu'il n'est pas possible de lui trouver sur une carte, quelques concessions de frontières que je lui fasse ; aujourd'hui, il se donne 8,337,218 kilomètres carrés : ce qui correspond, en effet, à peu près à la superficie mesurée sur la carte.

Il n'est pas plus facile de donner la superficie de chaque province, parce que les limites de plusieurs d'entre elles ne sont pas mieux déterminées que celles de l'empire.

Deux massifs y constituent les proéminences du sol. Au Nord, est le massif de la Guyane, très-peu exploré jusqu'ici et entièrement abandonné à la vie sauvage ; le Brésil, dont il forme la frontière septentrionale, — frontière très-imparfaitement délimitée, — en partage la possession avec le Venezuela et les colonies européennes de la Guyane. Au centre, est le grand massif brésilien qui a une étendue sept fois grande comme la France, et qui se compose de vastes plateaux formant des déserts, des steppes ou des forêts, coupés de vallées presque toujours boisées et de chaînes de montagnes d'une médiocre élévation. Les chaînes principales s'étendent parallèlement à la côte ; elles forment les bourrelets et les talus du massif et descendent par gradins jusqu'à la mer. Cette région côtière est la plus accidentée.

Entre les deux massifs, s'étend une plaine de plusieurs millions de kilomètres carrés de superficie : la plaine de l'Amazonie, qu'arrosent abondamment les pluies tropicales et dont les cours d'eau, presque innombrables, descendus des hauteurs de la Cordillère et des deux massifs de Guyane et du Brésil ou nés dans la plaine même, se réunissent pour former le plus puissant fleuve du monde. Cette plaine unie qui, à une distance de 2,500 kilomètres de la côte, n'atteint pas encore l'altitude de 200 mètres, est presque toute boisée : aussi la nomme-t-on la région des Selvas.

La plaine de l'Amérique du Sud enveloppe le grand massif brésilien ; elle le sépare entièrement du gigantesque plateau des Andes et se rattache de plain-pied au Gran-Chaco, c'est-à-dire au bassin de la Pampa, sans paraître dépasser nulle part, sur la limite de ces deux grands bassins, l'altitude de 300 mètres.

Le Brésil était habité par des sauvages jusqu'au xvi^e siècle. Les Tupis (Guaranis et Tupinambas ou Topinambours, comme on disait au xviii^e siècle) et les Tapuyas ne participaient en rien de la civilisation qui, dans des conditions géographiques plus avantageuses, s'était développée dans l'empire des Incas et dans le royaume de Quito. La civilisation lui vint d'Europe avec les conquérants et les colons portugais ; on pourrait ajouter avec les Hollandais et les Français, car les Hollandais sont les véritables fondateurs du Pernambuco, et les Français, qui avaient précédé les Hollandais sur la côte du Pernambuco, citent dans l'histoire de leurs tentatives coloniales en Amérique les noms de Riffaut de la Revardière et de Villegaignon. Toutefois, ce sont les Portugais qui sont restés les maîtres incontestés de ce pays ; ils ont asservi, chassé, décimé les Indiens. Comme les Espagnols dans le reste de l'Amérique du Sud, ils ont introduit les nègres d'Afrique, exploité le sol par le travail servile et, du rapprochement des trois races européenne, américaine et africaine, il s'est formé des mélanges divers qui constituent aujourd'hui, dans une plus forte proportion sans doute que ne l'indiquent les relevés officiels, la majeure partie de la population brésilienne.

La distribution des habitants sur le sol accuse encore le mode de peuplement et est en harmonie avec le dessin topographique et les ressources économiques du territoire.

L'empire du Brésil se compose de deux parties très-différentes par la densité : l'*intérieur* et les *provinces côtières*.

La population recensée dans l'*intérieur* (provinces d'Amazonas, de Matto-Grosso,

de Goyaz et partie du Minas-Geraes, du Para, du Maranhao et du Piauhv), est en moyenne inférieure à 1 habitant par 10 kilomètres carrés.

Comme ces habitants sont non pas disséminés sur tout le territoire, mais groupés dans quelques villes ou bourgades, et comme, en dehors du recensement, le Brésil a estimé à un million le nombre des Indiens entièrement sauvages qui n'ont pas été recensés, on peut dire qu'il y a dans ces plaines et ces plateaux environ 1 habitant par 5 kilomètres carrés.

Cette faible densité est l'indice ordinaire ou d'un sol très-pauvre — ce qui n'est pas le cas — ou d'une population sauvage, nomade ou à demi nomade, ne produisant pas elle-même ses aliments par un travail agricole, mais se contentant de recueillir par la pêche, la chasse et la cueillette, les produits spontanés de la nature. Il faut de très-vastes espaces pour nourrir un très-petit nombre d'hommes dans de pareilles conditions économiques.

Malgré le magnifique système de voies navigables que l'Amazone et ses tributaires offrent en débouchant, en quelque sorte, en face de l'Europe, et dont on estime la longueur totale, interrompue, il est vrai, sur plusieurs points, par des rapides et des cascades, à 54,000 kilomètres, la colonisation a jusqu'ici à peine pénétré dans cette plaine si richement douée par la nature, et dans la partie centrale et occidentale du massif brésilien.

Le climat est le principal obstacle. La nature est trop puissante dans cette région ; elle ne stimule pas l'énergie de l'homme, parce qu'elle lui crée peu de besoins et qu'elle lui donne facilement les moyens de les satisfaire ; aussi l'indigène est-il d'ordinaire peu laborieux. Elle énerve par la continuité de la chaleur et par l'excessive humidité le tempérament des colons qui viennent animés de l'énergie européenne et elle les désespère par les difficultés sans cesse renaissantes qu'une végétation luxuriante, mais indisciplinée, crée au défrichement. Les quelques parties qui, situées plus favorablement, pourraient être propres à la colonisation sont trop éloignées et le colon ne vient pas.

Cette région est donc encore le domaine de l'Indien. Le Brésil n'est que nominalemeut possesseur de cette région ; en dehors des ports de l'Amazone, du Rio-Negro, du Madeira et de quelques petits établissements, le Brésilien n'y est pas plus en sûreté qu'un voyageur étranger. Les Indiens y vivent à peu près comme avant la découverte de Christophe Colomb, dans les forêts ou sur le bord des cours d'eau dans lesquels le poisson abonde ; ils sont groupés en une multitude de petites tribus dont la plupart semblent appartenir à la race dite brésilio-guaranienne, et qui rappellent le type mongol, mais qui parlent un grand nombre de langues différentes.

On comprend par là pourquoi de cette contrée, plus grande que la moitié de l'Europe, le commerce ne tire qu'une très-faible quantité d'objets d'échange qui appartiennent tous, même le cacao en grande partie, à la végétation spontanée des forêts et quelque peu aux animaux qui y vivent : ce sont des cuirs, des bois de teinture et d'ébénisterie, palissandre, citronnier, bois de brésil, etc., des châtaignes du Para, fruits d'une espèce de palmier, de la cire végétale, surtout celle du précieux palmier dit carnaubá, des résines et des huiles, telles que le benjoin, l'huile de ricin, l'huile de palme, et surtout du caoutchouc ; diverses essences, particulièrement le *Siphonia elastica*, fournissent cette gomme qu'on extrait à l'aide d'incisions, du genre de celles qu'on fait aux pins pour tirer la résine et

l'on coagule à la fumée d'un feu de noix de palmier et quelquefois aujourd'hui par des procédés chimiques. La statistique officielle accuse une exportation de 6 millions de kilogrammes de caoutchouc valant environ 25 millions de francs ; des renseignements particuliers portent cette quantité à 13 millions de kilogrammes. C'est le principal article de l'exportation de cette région. Belem, dit Para, le port du bas Amazone, en est le principal débouché : c'est pourquoi on le nomme ordinairement caoutchouc de Para, quoique la région où le *Siphonia elastica* vient en plus grande abondance soit située dans la plaine orientale entre le massif brésilien et la Cordillère.

La région côtière a un tout autre aspect. C'est dans cette région, entre la côte à l'Est et le bassin du Sao-Francisco à l'ouest, entre le Parnahiba au nord et la frontière de l'Uruguay au sud, qu'est groupée la population. Elle y est fixée parce que c'est là qu'elle est d'abord arrivée d'Europe, parce qu'elle s'y trouve près de l'Atlantique qui la met en communication directe avec l'Europe, parce que le voisinage de la mer y rend le climat tropical plus supportable, parce que les gradins qui forment le talus du massif brésilien facilitent l'acclimatation par la variété des climats et facilitent aussi la diversité de la végétation, cocotiers, de cacaoyers, etc., canne à sucre, manioc dans les plaines basses, qui sont désignées dans plusieurs provinces sous le nom de « matta » (la forêt), café et forêts sur les pentes des terrasses, coton, tabac, céréales, pâturages sur les plateaux qui sont presque partout dépourvus de grands arbres.

Il ne faut pas croire cependant que la densité de cette population soit comparable à celle de nos pays d'Europe. On ne compte en moyenne que 5 habitants par kilomètre carré dans les provinces côtières. Si l'on cherche à établir, d'une manière approximative — car j'ai essayé en vain de la calculer avec des données précises de statistique, — la densité de la région qui s'étend de la côte à 300 kilomètres environ dans l'intérieur et qui, du cap Saint-Roch au tropique, a une superficie d'environ 800,000 kilomètres carrés, on trouve près de 10 habitants par kilomètre carré : c'est presque toute la population brésilienne que le recensement de 1872 porte à 10,108,291 habitants, non compris les Indiens sauvages. On atteint même 13 habitants par kilomètre carré dans la province de Rio-de-Janeiro, la plus méridionale de la zone torride, en y comprenant le municipe neutre, autrement dit la capitale, Rio-de-Janeiro, qui, avec ses 274,972 habitants, est la ville la plus peuplée de l'Amérique du Sud.

C'est précisément la possibilité de créer des cultures tropicales et d'en transporter les produits en Europe qui a été la principale raison déterminante de cette densité relative. Au xvii^e siècle, la culture de la canne a eu un grand développement et Lisbonne a été le plus grand marché du sucre. Les Antilles ont pris le dessus au xviii^e siècle. Pendant la guerre de sécession, le Brésil a eu quelques années de prospérité cotonnière : le rétablissement de la paix aux États-Unis l'a fait retomber dans les rangs inférieurs à cet égard. Mais le café, dont les premiers plants avaient été importés vers 1754 au Brésil, et pour la fourniture duquel ce pays a commencé à prendre rang en Europe vers 1825, a avantageusement remplacé le sucre et le coton qui demeurent cependant, le premier surtout, des articles de commerce d'une certaine importance. Le caféier, qui aime le climat des tropiques, les terrains en pente situés à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la mer, trouvait là des conditions favorables et des espaces qui s'étendaient,

pour ainsi dire, indéfiniment à mesure qu'on défrichait les forêts pour installer de nouvelles « fazendas », fournit au monde la plus grande quantité, sinon la qualité la plus renommée de café. Rio-de-Janeiro et Santos sont les deux principaux marchés de cette denrée : ce qui veut dire que la production est surtout concentrée dans la province de Rio-de-Janeiro, le sud de la province de São-Paulo et de Minas-Geraes et dans la province d'Espirito-Santo. Bahia et Pernambuco ne viennent qu'au second rang. Le port principal, Rio-de-Janeiro, exportait :

En 1825, 183,136 sacs : c'est le début.

En 1855, 2,408,256 sacs.

En 1865, 3,197,644 sacs : c'est le maximum jusqu'en 1875.

En 1881, 4,377,418 sacs : second maximum.

On évaluait la moyenne de la production totale :

De 1835 à 1840, à 40 millions de kilogrammes.

De 1855 à 1860, à 120 millions de kilogrammes.

De 1873 à 1877, à 177 millions de kilogrammes.

De 1877 à 1882, elle paraît s'être élevée de 170 à 350 millions de kilogrammes.

Le progrès a donc été considérable, surtout depuis une dizaine d'années. La spéculation avait fait monter les prix en Europe en 1873. La hausse a excité les planteurs, multiplié le nombre des fazendas et accru tellement la production que la consommation n'a pas pu la suivre d'un pas égal et que les prix se sont abaissés.

La bonne récolte de 1881-1882 a maintenu cet état de choses : planteurs et commerçants, qui avaient trouvé dans l'extension de cette culture une abondante source de profits, ont souffert pendant quelques années de l'encombrement du marché.

Il est désirable que l'équilibre se rétablisse, et je ne doute pas qu'il ne se rétablisse bientôt ou, du moins, qu'il s'établisse un nouvel équilibre résultant d'un abaissement de prix par suite de l'abondance des récoltes et d'une consommation plus considérable par suite de l'abaissement du prix. La France y pourra contribuer, si elle abaisse son droit d'entrée qui double le prix du café dès que l'état de ses finances le permettra ; elle rendrait ainsi du même coup un service à la consommation française et au commerce brésilien.

Café, sucre, coton sont, avec le cacao, le tabac et les vivres, que le Brésil ne produit qu'en quantité insuffisante, les raisons de la densité dans la région côtière de l'empire. L'homme ne multiplie que là où il trouve des moyens d'existence, soit par la production directe de ses aliments, soit par la création de produits qui lui fournissent les moyens d'acheter des aliments. Les deux causes ont agi pour multiplier les habitants dans la région côtière. La première seule a formé d'abord les colonies du Minas-Geraes, où se trouvaient et se trouvent encore, quoique leur rendement soit moindre qu'autrefois, les mines d'or et de diamant ; aujourd'hui le Minas-Geraes, dont les plateaux élevés conviennent au froment et au bétail, devient le nourricier de la province de Rio-de-Janeiro et l'industrie pastorale influe maintenant sur le peuplement.

Au sud du tropique et de la province de São-Paulo, le climat cesse d'être favorable aux denrées coloniales ; mais il est propice aux céréales et surtout à l'élevage du gros bétail, comme dans la plaine de la Plata. C'est là l'industrie dominante. La race européenne s'y est fixée parce que le climat lui convient et que le voisinage de la mer l'y invitait. Mais l'industrie agricole n'est plus de même nature que dans

la région tropicale, et l'élevage exige moins de bras que la culture du café ou du coton ; la densité n'est plus la même, parce qu'elle correspond à un autre état économique. D'ailleurs, jusqu'ici les produits du sud n'ayant pas la même puissance d'échange sur les marchés européens que ceux des tropiques, la population est moindre et la densité n'est guère que de 2 habitants par kilomètre carré.

Cependant un jour viendra probablement où cette partie méridionale aura une densité égale et peut-être supérieure à celle de la région du café, parce que le climat permet à la race européenne de s'y fixer et d'y implanter son agriculture et ses arts. On y trouve déjà des groupes importants de colonies d'origine allemande et le gouvernement brésilien, qui s'applaudit du concours économique qu'elles apportent à l'empire, n'est pas sans se préoccuper de l'influence politique qu'une nationalité étrangère peut exercer.

Je m'arrête ; notre temps est limité aujourd'hui et je veux céder la parole à M. Cheysson. Je n'ai envisagé qu'un côté de la question brésilienne étudiée à l'aide de la statistique, celui de la population, et je ne l'ai même pas considéré sous tous ses aspects. Ce que je m'étais surtout proposé de vous montrer par un exemple, c'est le rapport intime qui existe, surtout dans un pays agricole, entre ces trois termes : le sol, l'homme, la richesse. La nature du sol et du climat détermine le genre et l'importance des cultures ; la production agricole ou minière, qui fournit des moyens de subsistance ou d'échange, détermine la multiplication des hommes. La densité, plus ou moins grande, de la population, est donc en partie la conséquence des qualités naturelles du sol, en même temps qu'elle devient à son tour une cause de richesse et d'accroissement de population, en permettant d'exploiter plus complètement les qualités productives de ce sol. En cette matière, comme dans beaucoup d'autres matières de l'ordre économique, il se produit une action réflexe : l'effet devient cause et exerce une influence sur le développement des phénomènes qui l'avaient lui-même développé.

E. LEVASSEUR (de l'Institut).
